

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 17

Artikel: Coumeint on sâ l'âdzo d'on pudzin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197519>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il y a la *pluie ballante*, qui tombe dru, égale, sans pitié, sans arrêt, battant le pavé, hachant les arbres, sapant les cheminées, fouettant les vitres : vraie et copieuse pluie d'hiver.

Il y a l'*averse*, un seau renversé tout à coup, un nuage qui crève sans dire gare, une trombe qui passe furieuse et rapide, une inondation de cinq minutes.

Il y a l'*ondée*, un diminutif de l'averse, quelque chose de moins brutal, de plus étourdi, de vite séché, presque sans traces.

Il y a la *pluie d'orage*, qui s'annonce par une chaleur suffocante, par de larges gouttes s'aplatissant sur le sol, pleine d'électricité et dégageant de la terre de robustes senteurs.

Il y a enfin la pluie dite du *diable qui bat sa femme*, la pluie traversée par le soleil, la pluie brouillée de rayons d'or, — tableau délicieux.

— Venez plutôt le constater vous-même, dans ce paradis de Montherond.

Votre dévoué,

D.

Coumeint on sà l'adzo d'on pudzin.

Quand on demandà à cauquon l'adzo que l'a, vo repond : « Su dè tant, don y'é tant, » à meïn que ne sà coumeint lo Louis à Marque, qu'avai de :

— Y'è coumeniyi avoué l'assesseu Bondon, ora comptadès !

Mâ, allâ vai demandâ se n'adzo à 'na vilha damuzalla ? Va veni asse rodze qu'on pavot et va vo derè que n'a què tant, kâ, cliào permettès ont adé poaire d'ètrè trâo vilhès et vo sabront adé on part d'ans po que sai de que sèyant onco dzouvenès et adé bounès po on n'amoirâo. Mâ tot parâi, quand l'ont la patta d'ouyè, la tignasse que coumeincè à veni coumeint dè la nai et que sont dza bertses, n'ja pas mèche dè derè què n'ont què dix-houit ans !

Ora, s'on vâo savâi l'adzo dè 'na bite, ceïn est bin pe molèzi. Po lè z'héga, on l'âo vouaitiè lè deints ; po lè vatsès et lè z'ermailhès, on vouaitiè pe lè cornès et tant l'ont dè cotsès, tant l'ont fè dè vès, et l'est la mima tsouza po lè tchivvès.

N'ia què cliào diabllo d'ozès qu'on ne sà pas coumeint dianstre s'eïn eïmpreindrè âo justo avoué l'âo z'état civi !

Se l'est 'na dzenelhiè, dâi z'ons poivont vo ceïn derè rein qu'eïn vouaitient la crèta, dâi z'autro suivant dièro le fe d'âo per dzo et onco, ceïn est bin casuet, kâ vo vâidès prâo soveint dâi totès vilhès dzenelhiès que vo z'eïn font bin mè què dâi pudzenès.

S'è prâo assebin que s'on eïn fâ couàirè iena po on dinâ, avoué 'na pliatèlâ dè riz âo bin oqui d'autro, vo vâidès astout se vo z'ai à fèrè avoué 'na tota vilha dzenelhiè âo bin 'na dzouvena, kâ se vo z'itès d'obedzi dè vo rontrè on part dè martès po poâi dècrotsi oqui dèveron cliào coussès et que la tsai vo restâi tota eïntremi lè deints, vo z'itès su què la bitè gloussive dza dâo temps dè la révoluchon dâi menistrès.

Enfin, quiet ! l'est tot coumeint quand on boutsi vo veind dè la tsai dè 'na vilha vatse po clià dè 'na modze.

On dzo que dévezâvont dè cliào z'affèrès dévant la fretèri, Trombineau fe âi z'autro :

— Eh bin ! mè, sè vo derè quin adzo à n'on pudzin !

— Adon, coumeint recognâi-tou ceïn ? firott lè z'autro.

— Ai deints, pardi !

— Kaise-tè, fou, lès pudzins n'ont meïn dè deints !

— Sé prâo, lâi reponde Trombineau, mâ, mè, y'eïn è, dâi deints !

La Mayon à tout le monde.

PORTRAIT D'AUTREFOIS.

— « Tante Mayon, ma maman vous fait demander un peu de fleur de tilleul, mon petit frère est malade ; et vous seriez bien aimable de venir chez nous quand vous aurez le temps, ma maman voudrait vous demander un conseil ! ».

Il ne se passait guère de jour sans qu'une pareille demande fût adressée à la tante Mayon, ou comme on l'appelait le plus souvent : la *Mayon à tout le monde*. Dans le petit hameau des Trois Sapins, où elle habitait, et dans les nombreuses maisons foraines d'alentour on s'était habitué à la considérer à la fois comme une bonne fée secourable et comme une domestique à tout faire. — Chaque fois que, dans un ménage, il y avait un mort, un malade ou quelque besogne extraordinaire, on était sûr de la voir arriver, ou si par hasard elle ne venait pas d'elle-même, on ne se faisait aucun scrupule d'aller la chercher à quelque heure que ce fût. — Une femme se trouvait-elle en mal d'enfant, on venait quérir la Mayon, et celle-ci, quittant toute besogne, mettait la grosse clef de sa porte dans sa poche et partait bravement sans se faire prier. — Dans la maison où elle arrivait, et où tout était en désordre avant sa venue, elle avait vite fait de tout remettre à sa place. Au bout d'un moment, le père vaquait à son ouvrage, les enfants étaient tranquilles et la mère reprenait courage à voir la tante Mayon trotter ça et là, illuminant la chambre de son sourire discret qui donnait confiance à lui seul. — Une vache était-elle malade, ou un enfant ne pouvait-il pas pousser ses dents, on recourait à la tante Mayon. Elle avait des ressources inépuisables de mauve, de tilleul, de mille herbes de la montagne qu'elle avait cueillies elle-même le jour de la Saint-Jean d'été selon les vieilles coutumes et dont elle composait des baumes infailibles. Nul autre dans la contrée ne connaissait mieux l'herbe sans couture qui arrête le sang, la primevère de montagne, le thé suisse et beaucoup d'autres plantes merveilleuses. Sa chambre *dessus* était un vrai musée botanique, où l'on trouvait de tout, depuis les *taconets* jaunes si communs, jusqu'au *genépi* qu'elle ne craignait pas d'aller chercher en des endroits presque inaccessibles. — Les bottes d'herbes et de fleurs séchaient aux parois ou sur le plancher et imprégnaient toute la maison et jusqu'à la Mayon elle-même de senteurs saines et pures. — Elle seule savait dans quel coin reculé on trouvait telle herbe, à quel moment exact fleurissait telle autre et les seules personnes à qui elle causait du tort étaient les médecins et les apothicaires dont elle gâtait absolument le métier.

Personne mieux qu'elle ne savait réciter les vieilles prières qui rendent le lait aux vaches, arrêtent le décroît ou font retrouver les objets perdus.

Les enfants eux-mêmes s'adressaient avec confiance à la *Mayon à tout le monde* quand ils s'étaient coupé le doigt, ou que les engelures, gagnées à se *tuger*, les faisaient trop souffrir. Plusieurs même faisaient en sorte d'avoir souvent besoin de ses bons offices, car elle ne les renvoyait jamais sans leur avoir garni leur poche de prunes sèches ou de fèves grillées, suprême gourmandise, comme chacun sait.

Lorsque le voisin Jean-Pierre voyait venir l'orage et faisait tous ses efforts pour rentrer son foin avant la pluie, il était bien rare qu'il ne se dit : « Si seulement la *Mayon à tout le monde* venait nous aider », et presque toujours on la voyait arriver, essoufflée d'avoir couru, et son rateau à la main.

Si, au milieu d'une nuit d'hiver, une de ces nuits froides où la neige durcie craque sous les pieds et où le froid vous pénètre de part en part comme de fines aiguilles, un paysan à l'affût du renard dans son étable bien chaude, voyait passer dans le sentier un falot qui se remuait avec de jolis mouvements de souris, il n'avait pas un instant d'hésitation et se disait :

— « Voilà la *Mayon à tout le monde* qui a été soigner la vieille Gritelet du Coin. »

Ce surnom datait de bien des années, lorsqu'étant toute petite, elle entendit un jour chacun de ses frères et sœurs exprimer sa préférence pour l'un de leurs parents.

— Moi, disait la petite sœur Julie, je suis à mon papa ! — Moi, répondait le frère aîné, je suis à grand-maman ! — Et toi, petite Marie ? — Moi, répondit-elle au bout d'un moment, et comme incapable de faire un choix, je suis à tout le monde !

On rit et le mot resta. Elle fut vraiment à tout le monde : à ses frères et sœurs dont elle subissait tous les caprices, à sa mère dont elle fut l'aide dé-

vouée, à son père dont elle savait deviner et alléger les soucis et les préoccupations, à ses petits camarades d'école dont elle prenait soin à la sortie, nouant le mouchoir de l'une, retrouvant le cache-nez de l'autre, prêtant ses mitaines à un troisième.

Jeune fille, jamais personne ne lui fit la cour, et pourtant on la conduisait dans les danses. Elle y allait volontiers, s'amusant quand elle voyait les autres s'amuser, s'interposant dans les querelles entre amoureux ; mais elle y renonçait volontiers aussi quand il y avait un malade à veiller ou quelque autre corvée de ce genre.

Puis vint l'âge mûr, les vieux parents moururent, les frères et sœurs s'étaient dispersés, les uns mariés, d'autres à l'étranger, et elle resta seule dans la vieille maison familiale, sans pourtant ressentir beaucoup de vide autour d'elle. N'avait-elle pas pour famille tout le hameau, toutes les vieilles femmes abandonnées dont elle était la Providence, les chats errants qu'elle nourrissait en cachette et tous les malades qui ne connaissaient guère d'autre médecin !

Oui, elle était vraiment la *Mayon à tout le monde*, et jamais ce surnom, qui faisait sourire les étrangers, n'avait paru le moins du monde ridicule aux gens qui l'entouraient et la connaissaient. — Quel plus beau titre de gloire aurait-on pu décerner à cette vieille paysanne, simple d'intelligence, mais au cœur large et généreux, à cette humble femme, qui, presque sans fortune, ne renvoyait jamais un pauvre à vide ? Elle était vraiment à tout le monde, c'est-à-dire à tous les faibles, les malheureux, les souffrants, les délaissés, quels qu'ils fussent, ce titre naïf exprimant mieux que rien autre, cette complète abnégation exercée si simplement et si joyeusement par une pauvre fille qui, n'ayant plus de famille considérait le prochain comme son frère et sa sœur. —

Or, un après-midi d'hiver, la *Mayon à tout le monde*, assise au coin de sa fenêtre, regardait tomber la neige lorsque le messager s'arrêta devant sa porte. Cela n'était pas rare : c'est à lui qu'elle confiait les bas qu'elle vendait au village de B... et c'était lui qui lui apportait ses petites commissions. Souvent, quand même il n'avait rien pour elle, il s'arrêtait un moment pour secouer la neige de ses pieds, sûr qu'il était de trouver une tasse de café chaud dans la *cavelle* du fourneau et un bon conseil s'il lui en fallait. — Ce jour-là, il lui tendit une lettre et dans qu'il buvait sa tasse de café accourtumée, le dos au fourneau, elle se dépêcha d'ouvrir la missive, inquiète de savoir qui lui écrivait et elle lut à haute voix :

« Ma chère cousine,

» Quoique nous nous soyons rarement vues, nous sommes cependant parentes assez rapprochées, puisque feu la mère était ma cousine germaine. Je me sens très malade et ne voudrais pas mourir seule. Veux-tu venir auprès de moi. Je crois bien que tu n'auras pas à me soigner longtemps, mais je voudrais le savoir ici quand je mourrai, afin qu'il y ait quelqu'un pour résister au pillage de ma maison après ma mort.

» Ta vieille cousine,

» Jaquime. »

— Eh ! miséricorde, s'écria le messager ; la Dzaquemette est malade, et elle vous demande d'aller la soigner ! J'espère bien que vous n'irez pas !

— Et pourquoi pas ? demanda la Mayon en levant sur lui ses yeux limpides, restés naïfs et doux malgré les rides qui les entouraient.

— Pourquoi ! mais vous ignorez donc ce qui se passe dans la maison de la Dzaquemette ! Vous ne savez donc pas que toutes les nuits on y *aperçoit* ? Les autrefois, déjà, les anciens parlaient du vieux justicier qui revenait dans cette maison, avec son grand habit rouge, à la mode du temps jadis, et qui *déguillait* tout dans la maison, en punition de ses vols du temps qu'il administrait la commune ; et voilà que depuis tantôt trois ans il revient encore beaucoup plus souvent. Tous les gens du village vous le diront : si vous passez entre onze heures et minuit dans le sentier qui longe la maison, vous entendrez crier, pleurer, comme si quelqu'un suppliait, puis vous verrez une lumière dans le galetas et la *chambre-dessus*, puis vous entendrez des chaînes, de l'or qu'on remue. C'est épouvantable ! Et même, il y a quatre ou cinq mois, tout de suite après le vol commis chez Louis au juge, on a vu passer devant la maison un grand fantôme blanc, qui avait une ceinture d'os de morts qui faisait un bruit effroyable... Miséricorde ! Miséricorde ! aller